

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 8

Artikel: Cauquiès bambioulès et bounès remotchès
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195427>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nouille qu'elle venait d'ajuster à son rouet. Ce qu'on chercha cette clef, c'est difficile à dire ! Le mari, — on l'appelait « le Châtelain », — gardait son secret et faisait semblant de chercher aussi. De guerre lasse, on fit venir le serrurier, parce qu'il fallait bien sortir les habits du dimanche qui étaient enfermés dans la garde-robe ; et ce ne fut qu'au bout de trois semaines, alors que, sauf le mari, personne ne pensait plus à la clef perdue, que celle-ci tomba de la quenouille qu'on venait de terminer.

— Eh ! ma clef ! s'exclama la fileuse, depuis quand était-elle là ?...

— Depuis le jour où elle a disparu, soit depuis bientôt un mois ! fit le traitre.

» Vous voyez sans peine le tableau. » ...

Lettres à une vieille femme.

IV^{me} et dernière.

Madame,

J'ai lu, l'autre jour, cette phrase de A. de Gasparin qui m'a frappé : « La femme doit s'occuper de sa toilette, mais non s'en préoccuper. » Malheureusement cette définition est trop simple ; on ne l'accepte que pour l'usage d'autrui.

La mère de famille se préoccupe non seulement de sa propre toilette, mais de celle de ses filles. Ne faut-il pas briller jusque dans ses enfants ? Ne faut-il pas stimuler et former le goût de cette jeunesse ?

Aussi les jeunes écolières discutent-elles chiffons avant de savoir tenir l'aiguille, et apprennent-elles plutôt la terminologie d'Emmeline Raymond que les définitions de Larousse ou les principes d'économie domestique de Cornélie Chavannes.

Voilà comment on fausse l'éducation. Puis, quand ces jeunes personnes devront se frotter avec la vie, elles s'apercevront, mais trop tard, qu'elles sont inhabiles à la lutte. Alors commencera, pour beaucoup, la dure école des déceptions et des sacrifices.

Je vous ai dit dans ma précédente lettre que le jugement du beau sexe sur la toilette est complètement faussé. Les vieilles femmes même ne trouvent pas dans leur expérience une force suffisante pour lutter contre l'entraînement général.

Combien n'en voyez-vous pas qui s'attifent comme des jeunes filles, qui recherchent les couleurs vives et affectionnent les costumes les plus déagés ! Outre qu'elles sont du plus fâcheux exemple, ces ridicules exhibitions ont un côté triste ; elles dénotent une oblitération du sens moral.

Une chose me frappe.

C'est que la toilette prime tout : les revers, la douleur, la pitié même.

Voici une famille dont tout le monde vante la piété. Monsieur est ancien de son Eglise ou membre du Synode de l'Eglise nationale. Madame est du comité de toutes les œuvres de bienfaisance, et mesdemoiselles travaillent pour les pauvres et prêtent leur concours pour les ventes philanthropiques.

Eh bien, entrez dans cette maison où les mœurs sont si austères ; on y respire une atmosphère ascétique qui commande le respect. Mais, hélas ! vous remarquez bien vite, à la mise élégante des dames, qu'elles ne sont pas inaccessibles aux vanités mondaines, et qu'au milieu de cette vie de recueillement et d'abnégation, il y a des oasis brillantes où les tentations terrestres viennent se donner rendez-vous.

La religion est-elle impuissante à opposer une barrière au luxe, ou doit-elle s'en accommoder ?

Je serais bien embarrassé de répondre à cette question, quand je vois que l'influence

du pasteur est nulle dans ce domaine. A peine se fait-elle sentir dans sa propre famille.

Dans les Eglises où la discipline existe, il paraît qu'elle n'a pas pour mission de s'occuper des frivolités féminines. Le sujet est trop ardu.

Car si vous assistez à la sortie d'un culte, vous serez vraiment émerveillée, madame, de voir tout le luxe raffiné que peut déployer une femme pour aller s'humilier.

J'entends d'ici les lectrices du *Conteur* rejeter sur le siècle la faiblesse qu'on leur reproche. « Tout le monde fait ainsi, nous ne pouvons faire moins » ; tel est le raisonnement dont on se sert pour tourner la question.

Pour beaucoup de familles, l'équilibre économique est rompu : il y a nécessité absolue pour elles de limiter leurs dépenses.

Toutes les classes de la société réclament aujourd'hui le droit de jouir et de jouir de tout. De là des malheurs sans nombre.

Il serait temps, je crois, qu'on tournât ses regards vers la simplicité, et que les mères de famille voulussent bien prendre cette noble initiative.

Agréez, madame, l'hommage de mon profond respect.

L. C.

Réponse.

A Monsieur L. C.

On vient de me prêter le *Conteur vaudois* de samedi dernier, et j'y trouve des vérités contre lesquelles il n'y a rien à dire. En revanche, j'y démêle une foule de brins de mousse qui ne devraient pas y être.

J'admets que la plupart des femmes, malheureusement celles de la classe moyenne, font une dépense pour leur toilette qui ne marche de front ni avec leur fortune personnelle, ni avec le gain du mari, ni avec leur position dans la société. Cela est fâcheux.

Mais aussi, monsieur, pour dix femmes qui auront la bêtise de faire plus qu'elles ne peuvent, pour le plaisir d'être à la mode, vous trouverez dix messieurs qui dépenseront à des riens, à des inutilités, des sommes considérables.

J'en connais un qui a dans son buffet quatorze paires de pantalons, et parce que le seigneur Joko en a couleur vert-de-gris, il lui en faut aussi ; mais que madame demande dix francs pour un ustensile de ménage indispensable, il faut entendre quels cris il pousse sur les dépenses inutiles des femmes !

Un autre fait la guerre tous les cinq ou six mois, quand le bois fait faux-bond au galetas ; et les 365 jours de l'année, il faut en moyenne une heure de feu pour maintenir chaud le dîner ou le souper de monsieur.

Et j'ai vu souvent sa femme se lamenter en voyant des objets inutiles et coûteux, achetés dans un moment d'étourderie par le mari arrivant tout fier, les bras chargés d'espèces de tableaux, pour rien ; de collections de becs de plumes, pour rien ; de quelques douzaines d'excellents crayons (sans mine), pour rien ; de vieilles liqueurs tournées, pour rien ; de livres qu'il ne lira jamais, pour rien, etc., etc.

Combien de fois ai-je vu cette pauvre femme, les yeux pleins de larmes, lui dire : « Si au moins tu avais la manie d'acheter du café, du beurre, des bougies, ou autres choses utiles ! »

Maintenant, pour le chapeau de 26 francs, vous êtes au-dessous de la réalité, car les petits morceaux de chapeaux actuels, que vous avez raison d'appeler effrontés, coûtent plus que nos grands chapeaux à pelle d'arrosier d'il y a dix ans. (Ceci a été écrit par M. Croisier en 1873. *Red.*)

Et vos modes, messieurs. Vous avez porté le pantalon extra-large, avec bande, trainant sur les talons ; puis le pantalon mi-étroit,

creusé sur le pied. A l'heure qu'il est, il me semble que le pantalon est collant ou à peu près.

Et vos cols de chemises ! et vos cravates ! et vos chapeaux ! Et la courbure de vos cannes et le changement dans les cigares, porte-cigares, étuis à cigares, meubles de salons pour cigares, coupe-cigares, râcle-cigares, etc., sans compter les bouts ou cigares entiers jetés s'ils ne plaisent point. Non, messieurs, ne criez pas trop après les femmes ; vous dépensez beaucoup plus que nous, mais nous ne le savons pas.

UNE VIEILLE FEMME.

Cauquiès bambioulès et bounès remotchès.

Clia de la tignasse bliantse. On montagnà, onco dzouveno, mà qu'avai lè cheveux blancs coumeint la nài, etài dècheindu pèce avau. Ein passeint pè on veladzo, ye ve duè grachàossès achetâtes dèzo on ceresi, qu'einvouâvont dâi botiets que l'aviont couliâi pè lo prâ. Coumeint cliâo pernettès étiont prâo risolettès, le sè peinsont dè couienâ on bocon lo luron que n'avâi pas l'ai tant dègourdi.

— Paraît que l'a dza nu su lè montagnès, se le lâi font ?

— Paraît bin què oï, repond lo gaillâ, que n'etài pas nantset, du que lè modzès sont revegnâitès avau.

Clia de la fenna, dâo saint et dâo diablo.

Onna bouna fenna etài z'ua fère sa priyire dévant on saint. Stu saint, qu'etài saint Metsi, avâi on estatua dèzo sè pi que represeintâvè lo diablo. Adon quand l'eut bôti dè priyi dévant lo saint, la fenna soo dou cherdzo dè son panâi et l'ein attatsè ion âo saint et l'autro âo diablo.

— Mâ, mâ, ma pourra fenna, se lâi fâ l'eincourâ qu'etài justameint quie, que fédè-vo ? Ne vâidè-vo pas que l'est lo diablo à quoui vo bailli on cherdzo ?

— Eh, monsu l'eincourâ, repond la fenna, on m'a adé de que fasâi bon avâi dâi z'amis pertot. On ne sâ pas iò on pào allâ.

Clia dâo bailli et dâo pâyсан. Dâo teimps dâi bailli, cé dè Lovatteins, que sè promenâvè on dzo pè lo veladzo, ve dou z'einfants qu'aviont dâi frimoussès dè prospérité que fasont pliési à vâirè, que s'amusaâvont per dévant tsi leu. Adon, tot ein passeint, ye fe âo père dâi dou gosses, que tsapliâvè dâo bou dècoutè leu :

— Que cein fâ pliési dè vâirè cliâo djoutès coumeint dâi tiùdrès et cliâo ballè couleu ! Coumeint fédè-vo po avâi d'asse bio z'einfants, tandi que tsi no z'autro, la mâtii dâo teimps sont pâlo, minçolets et crévotèints ?

— Eh, monsu lo bailli, repond l'autro, c'est que tsi no on lè fâ no mémo !

Clia dâi dou mousquatéro. Dou vilhio z'amis qu'aviont z'âo z'u passâ l'écoula einseimblio, dein lè vilhiès casernès, sè reincontront y'a on part d'ans pè vai lo tsatè, à Lozena, et conteints dè sè revâirè, l'eintront tsi Bize iò l'ont fifâ onna troupa dè demis. Quand sein reinmodont contrè la gâra, n'ont pas pu passâ dévant tsi Hurni sein eintrâ et sein demandâ onco on demi, que ma fâi ein arveint à la gâra, n'étiont pas tant bin à l'âo z'éze et que lo tieu l'âo dolliatâvè. Assebin ion dâi dou compâgnons qu'avâi poaire que son pétro ne fassè fougasse, s'einfatè dein on wouagon ein de-seint : « Hurni, tins bon, sein quiet Bize tè va fottre frou ! »